

## Le premier jour de la bataille de Saint-Nizier vu par Paul Brisac

MARDI 13 JUIN

Bonne nuit. Le matin, je me lève de la paille frais et dispos, heureusement ! Grande toilette.

Vers huit heures et demie je suis sur les positions avec *Goderville* lorsque les paysans travaillant dans les champs viennent nous annoncer : « *Les Allemands montent* ». Alerte générale. On occupe les emplacements de combat. *Durieu* présent me demande de prendre le commandement général de la ligne de défense. Je lui conseille de le confier plutôt à *Goderville*, qui, fantassin, connaît beaucoup mieux que moi la technique du combat que nous allons avoir à mener. Ce qu'il accepte.

L'attaque débute sur notre gauche, tenue par la compagnie *Goderville* et une section de chez moi. On m'annonce qu'une infiltration ennemie se serait produite de ce côté. J'y vais en faisant le tour par les bois, pour voir ce qui s'y passe, mais à l'entrée d'un glacis découvert qu'il me faudrait traverser, je trouve deux hommes de chez nous qui me signalent que ce glacis est constamment battu par les feux de l'ennemi qui ne se trouve qu'à très faible distance et que *Durieu* et *Goderville* sont de l'autre côté. Je n'y ferai donc rien de plus et rentre à mon PC. Mais, craignant que cette infiltration ne soit plus profonde qu'on me l'a dit, je fais demander à Guillet, resté à Saint-Nizier avec l'échelon de surveiller ce secteur, très visible depuis le village et de placer les quelques éléments dont il dispose le long d'un chemin creux descendant vers la ligne de défense de façon à nous éviter d'être tournés par la gauche.

Peu après 13 heures, *Hervieux* arrive sur les positions. Il est satisfait ; la bagarre dure maintenant depuis plus de quatre heures et, en somme, l'ennemi n'a pris pied nulle part d'une façon profonde. Il nous annonce que des renforts sont attendus, provenant des chasseurs et de quelques autres camps et que, si nous pouvons tenir jusqu'à 16 ou 17 heures, tout ira bien.

Je profite d'un moment de répit pour aller voir ce qui se passe sur la droite de mon secteur, c'est-à-dire au pied des Trois-Pucelles. Je prends trois hommes et pars en patrouille dans les bois. Nous descendons assez loin, essayons bien quelques coups de feu, mais il ne semble pas y avoir quoi que ce soit d'inquiétant ; malheureusement, la densité de la végétation et l'éloignement empêchent de voir, comme je l'espérais, ce qui se passe sur la gauche.

Au retour, je mange rapidement un morceau avec le groupe basé sur la ferme Thorens et rentre à mon PC. J'y trouve *André* [qui] vient, comme je l'en avais chargé, d'établir avec un groupe, une liaison avec la gauche ; la situation paraît rétablie mais les pertes sont lourdes : Quatre tués chez nous, chez *Goderville*, le lieutenant Armand Israël, l'artère fémorale sectionnée par une balle, est mort pendant son transfert à Lans.

À ce moment arrive la section de chasseurs commandée par l'adjudant-chef Chabal, éléments d'active qui ont pris le maquis après la dissolution de l'armée de l'Armistice ; bien entraînés, bien armés, beaucoup de cran. *Goderville* les envoie contre-attaquer en un point de son secteur où la pression est assez forte. Ils s'y lancent avec un entrain admirable et réussissent parfaitement l'opération, hélas, au prix de trois tués.

Mais entre temps, c'est à la droite de mon secteur, jusque-là assez calme, que la fusillade reprend de plus belle. Les Allemands, maintenus sur notre gauche, essayent de forcer de ce côté-là. Ils ont pu s'infiltrer par un petit chemin creux qui mène presque jusqu'à nos positions. Lorsque j'arrive, on m'annonce qu'ils ne sont plus guère qu'à une trentaine de mètres. Heureusement notre position, ici, est très forte et l'on peut résister sans pertes, bien enterrés dans un autre chemin creux. On les attaque à la grenade et à la mitraillette ; autour de

moi des jeunes de 18 à 25 ans, dont la plupart ont vu une arme pour la première fois que depuis trois jours s'y donnent de tout cœur. Ça fait certainement beaucoup plus de bruit que de mal, mais l'ennemi n'ose plus avancer. De plus, *André* vient de recevoir deux FM (alors que jusqu'ici nous n'en avons pas un) qu'il a pu installer l'un dans le chemin creux, l'autre sur notre droite. Je reste avec lui un bon moment à cet emplacement d'où la vue est meilleure. Des grenades tombent à proximité mais sans faire de dégâts. Sans doute des grenades OF.

Et progressivement la fusillade diminue d'intensité. On a l'impression que l'ennemi est en train de décrocher. Nous montons, *André* et moi, vers l'hôtel des Trois-Pucelles qui se trouve à mi-chemin de Saint-Nizier d'où l'on a une bonne vue d'ensemble sur le terrain. De là-haut, on voit, à la jumelle, un groupe de civils monter dans notre direction, venant de l'endroit où se trouvaient les Allemands tout à l'heure. On redescend juste à temps pour les recevoir au bout du chemin creux. Ce sont les occupants de l'hôtel Touristic, situé en contrebas de Saint-Nizier et que les Allemands ont occupé dès le début de la journée. Ils nous disent que ceux-ci sont redescendus furieux, qu'ils ont déclaré ne pas s'être attendus à une résistance pareille et avoir été stupéfaits du nombre d'armes automatiques qui leur ont été opposées (alors qu'en réalité nous en avons si peu, mais les mitraillettes font beaucoup de bruit !). Ils ont arrêté le directeur du Touristic et déclaré qu'ils reviendraient demain, à quatre heures, en force (Ils ont même une telle peur que nous ne descendions nous-mêmes les attaquer que, dans la soirée ils déménagent d'urgence tous leurs services qui se trouvent sur la rive gauche du Drac : Fontaine, Seyssins, Seyssinet, etc. pour les ramener dans des lieux plus hospitaliers). On est donc tranquille pour ce soir.

Les principaux artisans du succès de cette journée sont sans conteste les chasseurs de Chabal, qui, par leur contre-attaque hardie, ont dégagé une crête sur laquelle la pression ennemie était forte et c'est certainement le fait de ne pas avoir pu enlever cette position qui les a conduits au décrochage général. Mais les pertes de la journée sont sévères : trois tués, comme déjà dit, chez Chabal dont un blessé achevé au passage par les Allemands avec leur humanité coutumière, sept au total chez moi. J'ignore le nombre exact chez *Goderville*. Le soir j'ai le triste devoir d'annoncer à Dominique le décès de son frère Armand : il en pique une syncope.

On reste sur les positions. J'y fais porter la soupe que l'infatigable Guillet a fait préparer pour tous les combattants de la journée, soit en comptant matin et soir, environ 700 rations.

On nous annonce une relève prochaine. Effectivement, vers 22 heures arrive un détachement qui relève, sur la gauche, la section *Marin*, puis, vers minuit, la section du lieutenant *Payot* (Lt. Point), du 2<sup>e</sup> RAD, qui sera tué un mois plus tard lors du bombardement du Rousset et vient de la zone sud). Vers une heure et demie les relèves sont terminées, sauf sur la droite, le commandement n'ayant plus personne à nous envoyer. Je vais voir Di Maria qui tient ce secteur et lui propose d'aller se reposer en ne laissant sur place qu'une garde réduite. Il est en effet peu probable qu'il y ait quelque chose avant le lendemain. Il refuse de quitter son poste, ne voulant pas courir le risque d'infiltration en son absence.

Je remonte à Saint-Nizier et, vers trois heures et demie, me mets dans la paille.

Pierre BRISAC, *Souvenirs du Vercors, août 1943-8 septembre 1944*, à paraître chez L'Harmattan en 2014.